

LECTURES JUVÉNILES

Vous êtes des lecteurs. Lisiez-vous et que lisiez-vous quand vous étiez enfant ? Sans vouloir que soient retracés de véritables et classiques "itinéraires de lecture", notre revue au long de ses numéros (Cf. A.L. n°49, mars 95, p.62) sollicite les souvenirs de lecture de personnes de différentes générations.

MICKEY CONTRE BLANCHOT

Ou

Les illusions du plaisir

Martin LIBER

À chaque page, Bicot déviait du droit chemin tracé par l'élégante Suzy, entraîné par de mauvais garnements. L'humour américain ne me transportait pas, en revanche, les aventures foldingues de Gédéon m'enchantaient...

Ces deux albums constituaient toute ma bibliothèque enfantine.

Mes parents n'auraient eu ni les moyens ni l'idée de me les offrir, tant était évident que "la lecture ça s'apprend à l'école" et que "chaque chose en son temps". C'est Guiguitte, la copine de mes trois frangines, qui les avait détournés à mon intention (elle travaillait dans une boîte de jouets). Et les dites frangines qui me dorlotaient, me mignotaient - et me castraient quelque peu - acceptaient en contre-partie, de me lire et relire la prose illustrée de Benjamin Rabier. Elles-mêmes se partageaient entre la *Semaine de Suzette* qui circulait entre les filles de l'escalier 34 et *Confidences* qu'un premier salaire d'apprentie chapelière fit entrer dans la famille.

Mon frère, en rupture culturelle avec son milieu, s'intéressait au roman moderne qu'il lisait en feuilleton dans les **Feuillets -?- Bleus** (un titre me revient : *La Madone des Sleepings...*)

Ainsi, pour l'enfant que j'étais, l'écrit existait, vivait, et avait même un statut honorable puisqu'un placard paternel abritait respectueusement quelques Paul de Kock et Victor Hugo.

MONSIEUR BLANCHOT ne savait rien de tout cela et se devait même d'ignorer l'histoire de ses élèves puisque son Cours Préparatoire constituait la ligne de départ sur laquelle ils étaient officiellement égaux.

Il ressemblait à un croque-mort, portait un chapeau melon, m'apprenait à faire des bâtons et utilisait la MÉTHODE BOSCHER.

Il avait une règle sur son bureau, ne s'en servait pas, mais j'entends encore le silence.

De son côté : certitudes, discipline, méthode.

Du mien : docilité (bienfait de la castration), respect, attente positive ("*à la grande école, on va t'apprendre à lire*"). Et surtout, j'avais sur la majorité de mes camarades un avantage majeur. Ce qu'ils subissaient : pages de bâtons, zéros en rouge, assemblages de syllabes dépourvus de sens,

silence, réprimandes, humiliations, stupéfaits avant d'entrer en résistance, je le percevais comme un parcours initiatique destiné à m'ouvrir les portes d'un univers adulte où la lecture avait une place appréciée. De ce fait, ma mayonnaise pouvait prendre alors que celle des autres refusait de monter ou se préparait à retomber, n'ayant à accommoder que de fastidieux manuels de "lecture courante".

Qu'on imagine : c'est vers la fin du cours moyen, après quelques 25 mois de lecture ânonnée, rectifiée, répétée, punie (tu copieras 25 fois "je dois suivre la leçon de lecture"), de morceaux choisis (Gide, France, Daudet) qu'on a eu accès à une "lecture suivie" passionnante, **Le Livre des Quatre Saisons** (L. Pergaud). Récompense parcimonieuse de nos efforts : le livre était distribué le samedi matin et repris après la leçon... Les bons lecteurs trichaient pour connaître la suite, ignorant sans doute que le plaisir rend sourd.

Heureusement pour moi, et à cause de mes bonnes notes, *Le Journal de Mickey* venait chaque jeudi nourrir ma passion naissante. Et c'est *Robinson* avec son feuilleton d'E.R. Burrough qui me fait découvrir la S.F., quelques cadeaux trop rares (Curwood, London) et enfin la BM de la rue de Charenton, tous ses Jules Verne, ses Dumas...

À ce parcours solitaire et hasardeux, je dois sans doute mon succès au concours qui ouvre alors la porte étroite de la sixième à quelques 6% (six !) d'une classe d'âge et la ferme aux classes populaires. À la grande masse qui présente le "certif" (la moitié échoue...) on ne demande qu'une lecture à haute voix si possible expressive d'un paragraphe. Le concours, lui, impose une lecture silencieuse suivie de questions écrites. Pour les uns un déchiffrement correct suffit. Pour les autres, l'accès au sens est l'essentiel, que renforce le jeu des coefficients.

Heureux temps des vraies élites ! Et arrête de raconter des histoires, Cavanna, c'était pareil à Champigny ! Arrête de crier VIVE MONSIEUR BLANCHOT avec les grands déplorateurs médiatiques (les Debray, Finkelkraut, De Fontenay, et, hélas, E. Badinter, prenant la suite des De Romilly, Milner et Chevènement)) qui ne peuvent qu'imaginer un "élitisme républicain" élargi comme réponse à l'exclusion sociale !

Alors, faut-il crier VIVE MICKEY ?

En quelque sorte, et je m'en félicite, c'est ce que font aujourd'hui les BCD dans les écoles qui ne sacrifient pas seulement à une mode.

L'idée de permettre à tous les enfants, quel que soit leur milieu social, de rencontrer très tôt des écrits, de les utiliser et ainsi comprendre leur fonction, transforme et démocratise radicalement l'apprentissage et la pratique de la lecture. Progrès qui serait considérable si d'autres "progrès" ne le rendaient incertain : quel aurait été mon itinéraire si j'avais pu consommer des dessins animés japonais, si mes soeurs s'étaient passionnées pour Hélène et les Garçons, si mon frère avait suivi Roland Garros et négligé La Madone des Sleepings ?

Car les promoteurs de la campagne "Fureur de lire", les professionnels qui exaltent "le plaisir" se fourvoient. En invitant les autres à s'élever vers des joies supérieures, à changer de culture, ils donnent dans l'exhortation, la "pastorale" dont J.-C. Passeron a dénoncé la vanité.

Et ils n'ont rien à tirer de mon exemple !

Certes, le plaisir a joué un rôle non négligeable dans mon itinéraire. Certes, ma famille ne percevait pas l'écrit comme un danger pour sa cohésion et lui accordait un statut positif. Mais le rôle déterminant revient à mon désir de changer mon PROPRE STATUT. Enfant de pauvres, enfant des

HBM (dans le quartier, on ne disait pas "Chicago" mais "les cases", les sauvages n'étaient pas encore des gangsters). J'aspirais à une autre vie, que la lecture aidait à envisager plus ou moins confusément. La réussite scolaire, c'était l'issue. L'école assurait ma promotion individuelle et m'aidait à sortir de mon milieu (on a compris que j'en suis resté solidaire). Aujourd'hui, il ne s'agit plus d'écramer les milieux populaires, mais de conduire 80% au niveau du bac (et même se préoccuper des 20%). Le problème ne devrait pas plus se poser en terme de promotion individuelle : c'est collectivement qu'il faut donner à chacun le désir de comprendre, gérer, transformer sa vie personnelle et, ce faisant, l'occasion de découvrir le rôle irremplaçable de l'écrit (le plaisir EN PRIME !). Vaste programme pour les écoles, les collèges. Mais, même s'ils y souscrivent, les M. Blanchot ne pourront à eux seuls l'accomplir. Alors, vaste programme pour les bibliothécaires ? Certains disent que c'est "L'AFFAIRE DE TOUS"...

Martin LIBER